

LE SANG DES MIROIRS
Andréa V. du Frat

Le Sang des Miroirs

Andréa V. du Frat



Repaire du Frat Editions

LE SANG DES MIROIRS
Andréa V. du Frat

PREMIERE PARTIE

La raison et l'amour sont ennemis jurés.
Tite et Bérénice, Acte II, scène 3
Pierre Corneille

LE SANG DES MIROIRS
Andréa V. du Frat

CHAPITRE PREMIER

Elle souffrait. Depuis bientôt deux mois, cette douleur était ancrée dans son cœur, et la rongeaient de l'intérieur. Sourde et lancinante, elle déchirait le fragile tissu de sa raison, libérant ces souvenirs trop longtemps emprisonnés.

Cela faisait déjà quelques semaines qu'elle s'était rendue compte du changement ; vivre sans âme lui avait appris à se méfier de tout : des gens qui l'entouraient de leur insipide compassion, de ses sentiments, d'elle-même. *Surtout* d'elle-même. La peur était omniprésente. Quelle ironie ! Cette vie à demi arrachée, elle ne pouvait la supporter. Jour après jour, nuit après nuit, elle priait pour rejoindre son autre moi en Enfer. Car pour elle, rien ne saurait être pire qu'une moitié d'existence. Et pas la meilleure moitié, en plus.

Elle aurait voulu pouvoir pleurer, mais il y avait déjà bien longtemps que même les larmes salvatrices lui étaient refusées. Et puis, à quoi bon ? Les sanglots n'y changeraient rien. Seul le temps serait capable de mettre fin à son calvaire. L'ennui, avec lui, c'est qu'il ne s'écoule que dans un sens. La vie, la mort. Point. Aucun retour possible. Rien à faire. L'inverse relèverait du divin. Et Dieu l'avait abandonnée. Pourquoi, sinon, l'aurait-il laissée sur cette Terre hostile ? Seule. Une enveloppe vide et lacérée, oscillant pour l'éternité entre la vie et la mort...

— *Mais Dieu sauve les innocents, Maggie. Ou peut-être devrais-je dire... Marie ?*

La jeune fille se boucha les oreilles et crispa ses paupières. La voix, toujours, résonnait dans ses tympans.

— Laisse-moi, toi ! Va-t'en ! Tu sais que je ne suis pas coupable... murmura-t-elle.

— *Oh, mais c'est à toi de le savoir, mon enfant. Moi, je n'y peux rien, je ne suis que ta conscience... Tout est de ta faute !*

— Non, c'est faux ! C'était un accident ! riposta-t-elle faiblement. Un accident !

— *Un accident ? Laisse-moi rire ! Tu as toujours été la moins douée, celle qui avait le moins d'amis, celle que les autres n'acceptaient que parce qu'elle était là... Celle à qui c'est arrivé... Et tu voudrais me faire croire, à moi, que c'était un accident ? Un acte de vengeance pur et simple, oui ! À ta place, je serais morte de honte. Oh, mais c'est vrai ! J'ai failli oublier : tu es déjà morte...*

Un rire strident retentit, et la jeune fille gémit. Elle secoua ses boucles sombres, se répétant que tout cela n'était qu'un cauchemar, un simple cauchemar...

— *C'est ce que tu crois ? Eh bien, profite-en... Je ne vais plus te laisser aucun répit, et bientôt, tu prieras pour retrouver ce cauchemar qui te semblera le paradis à côté de ce que tu vas subir...*

Elle se leva, chancelante, un voile noir sur les yeux. Tout tournait autour d'elle. Le sang cognait sous ses tempes douloureuses, le sol se souleva, tangua, chavira. Elle trébucha, puis se rattrapa de justesse au montant de son lit et reprit péniblement sa respiration. Elle étouffa un sanglot et fit quelques pas, s'aidant du mur de sa chambre pour rejoindre le couloir. Des formes étoilées aux couleurs psychédéliques dansaient devant ses yeux. L'air lui parut soudain brûlant, et elle s'imaginait déjà, agonisant sur le parquet, à deux mètres à peine de son salut... Des aiguilles de feu s'enfonçaient dans sa chair fragile et au fond de sa gorge, dans ses poumons, dans son cœur... Elle ne pouvait plus respirer. Ses genoux touchèrent le sol et sa tête heurta violemment le mur auquel elle tentait de se raccrocher.

— *Alors, tu abandonnes déjà ? Je savais que tu ne tiendrais pas. Tu es faible, lâche. Elle, elle n'aurait jamais baissé les bras aussi facilement... Tu veux te laisser mourir, c'est ça ? Comme c'est mignon... C'est ainsi que tu espères m'échapper ?*

La jeune fille se redressa et se décida à franchir les quelques pas qui la séparaient de la salle de bains, titubant et manquant tomber à nouveau. Enfin, elle y entra, et, les mains agitées de

violents tremblements, ouvrit l'armoire. Fébrilement, elle fouilla parmi les boîtes de médicaments, en renversa quelques unes, jusqu'à trouver ce qu'elle cherchait. Elle dut s'y reprendre à deux fois avant de parvenir à déboucher le flacon, et saisit deux comprimés, qu'elle avala d'un coup. Au bout d'un moment, son cœur sembla se calmer, et elle put regagner sa chambre, avant de se laisser tomber sur son lit en soupirant. Bientôt, elle sombra dans un sommeil sans rêve.

Le téléphone sonnait, sonnait, sonnait encore... La jeune fille, tirée des bras de Morphée, se leva à demi en maugréant. Elle avança une main lourde vers le combiné, qu'elle décrocha.

— Moui ? lâcha-t-elle, d'une voix rendue un peu pâteuse par le sommeil

— Chérie ? C'est moi.

— Maman ? Elle se frotta les yeux et s'assit en tailleur sur son lit.

— Je t'ai réveillée, mon bébé ?

— Ouais, mais ce n'est pas grave. Ça va, toi ?

Sa mère poussa un profond soupir. La jeune fille savait déjà ce qu'elle allait lui annoncer.

— Je ne pourrais pas rentrer avant demain soir, lui expliqua-t-elle. On a eu un problème avec le délégué médical, et ils veulent redéfinir les termes du contrat.

— Oh...

— Je suis vraiment désolée, chérie, mais tu sais bien que je suis obligée de rester là-bas...

Elle attendit une réponse de sa fille, qui ne vint pas.

— Et puis, un jour de plus ou un jour de moins... Demain soir, on pourra aller au cinéma, si tu veux, proposa-t-elle.

— Ouais, pourquoi pas... fit l'autre, sans grande conviction.

— Bon, alors je vais te laisser, conclut-elle. Il y a une réunion dans moins d'une demi-heure, et je dois aller me préparer. À demain, chérie.

— À demain, Maman...

Elle reposa le combiné en soupirant. Il était un peu plus de dix-huit heures. L'idée de manger l'effleura, cependant, elle la chassa bien vite. Elle n'avait pas si faim, et la perspective de faire la cuisine une fois de plus ne l'enchantait pas trop. En temps normal déjà, la nourriture la dégoûtait, mais en ce moment, rien n'aurait pu la répugner plus. Le sommeil la reprit bien vite, et elle ferma ses paupières. Elle flotta un instant entre rêve et réalité, puis s'endormit à nouveau.

La journée du lendemain était déjà bien entamée lorsqu'elle s'éveilla. Ses vêtements trempés de sueur collaient à sa peau pâle, et elle les laissa choir sur le sol, avant de passer dans la salle de bains. La fraîcheur de l'eau sur son corps engourdi acheva de la réveiller et elle décida de laver ses longs cheveux ébène. En s'habillant, elle fixa le sol, de crainte qu'un regard égaré vînt effleurer la froide surface du miroir. Son image l'écœurerait et faisait naître en elle d'étranges sentiments de culpabilité, dont elle ne parvenait que difficilement à se débarrasser. Lorsqu'elle passa son pull, ses yeux se posèrent sur les affreuses cicatrices de son bras gauche. Une boule douloureuse se forma dans sa gorge, et elle se força à penser à autre chose.

— Ah... *La culpabilité... C'est dur, hein ? Remarque, je comprends bien ta volonté d'éviter ton reflet : si j'étais à ta place, moi non plus je ne pourrais plus jamais me regarder en face. Après tout ce que tu as fait...*

La jeune fille choisit d'ignorer cette voix qui la harcelait, et alla se servir un verre de lait dans la cuisine. Le réfrigérateur était presque vide ; elle ferait mieux de faire les courses avant le retour de sa mère. Et puis... ça lui changerait les idées. Elle prit quelques billets dans un tiroir et quitta son appartement. La lumière l'aveugla un instant : cela faisait déjà plusieurs jours qu'elle n'avait plus mis le nez dehors. Le centre commercial était à moins d'un kilomètre, et elle décida de marcher, au lieu d'attendre le bus, dont les horaires s'avéraient très aléatoires.

Sa tête tournait et elle ne se sentait pas très bien. À plusieurs reprises, elle dut s'arrêter pour reprendre son souffle. Elle grelottait, malgré son gros pull noir ; ses cheveux encore mouillés avaient trempé son dos, et le tissu gorgé d'eau se plaquait désagréablement sur sa peau.

Une fois arrivée dans le supermarché, elle se dépêcha de choisir ce dont elle avait besoin. L'endroit était presque désert : un jeudi après-midi, la plupart des gens travaillaient. D'ailleurs, presque toutes les caisses étaient fermées. La jeune fille posa machinalement ses achats sur le tapis roulant, laissant errer son regard dans le vague. Une femme en train d'attendre à la caisse voisine lui sourit avec sympathie. Elle hésita, puis lui sourit à son tour, et baissa la tête presque aussitôt. Lorsqu'elle releva les yeux, la femme lui tournait le dos, mais l'homme qui l'accompagnait — sans doute son mari — la fixait, une étrange expression sur le visage. Son cœur s'emballa et une sensation de vertige naquit en elle...

— Ce n'est pas possible, se dit-elle. Ce ne peut pas être lui, et pourtant, il lui ressemble tellement...

— *Qui sait, peut-être est-il revenu pour te punir ?* suggéra la voix qu'elle avait appris à craindre. *Après tout, les voies du Seigneur sont impénétrables !*

— Tu crois ? songea-t-elle, sans se rendre compte qu'elle venait de franchir le dernier mur la séparant de la folie. On dirait qu'il m'a reconnue, lui aussi...

— *C'est fort probable, en effet. As-tu remarqué la couleur de ses yeux ?*

— Gris, comme les miens... Et comme les *siens*... C'est un signe, n'est-ce pas ?

— *Le visage de l'un, les yeux de l'autre... Oui, c'est un signe.*

— Il me regarde à nouveau ! Qu'est-ce que je dois faire ?

— *Souris-lui, il sera content...*

Alors la jeune fille lui sourit. L'homme, un peu étonné, hésita, puis fit de même.

— Mademoiselle ? Mademoiselle ! appela la caissière.

L'autre tourna vers elle ses grands yeux vides.

— Ça fait deux cent quatorze francs trente-cinq, fit-elle.

Elle lui tendit trois billets de cent francs sans un mot, et reprit sa monnaie. Lentement, elle empaqueta ses achats. Un rapide coup d'œil à l'homme lui apprit qu'il avait cessé de la regarder. Son malaise disparut peu à peu et elle sortit, portant ses sacs à bout de bras.

— Tu ne manges rien, ma chérie ? demanda sa mère, lorgnant l'assiette intacte de la jeune fille. Je croyais que tu aimais ça, pourtant...

— Je n'ai pas faim, fit-elle. Ta réunion s'est bien passée ?

— Oh, tu sais, c'était un peu le topo habituel : les expansions possibles du marché, la baisse des prix... Rien de très intéressant.

— Et ils l'ont signé, ce contrat ? s'enquit-elle.

— Non, soupira-t-elle. Ils ont demandé un délai, mais je pense qu'ils vont décliner l'offre de notre société. Tu vois, c'est le genre de choses qui m'exaspère : on passe du temps à préparer son contrat, on travaille dur à vérifier les moindres détails, et rien ne fonctionne comme on se l'était imaginé. Enfin, ce sont les durs aléas de la vente, conclut-elle.

Le silence s'installa, et la jeune fille joua quelques instants avec sa fourchette, se décidant enfin à avaler un morceau de son steak, ce qu'elle regretta presque aussitôt, écœurée. Elle repoussa son assiette.

— Je suis désolée, Maman. Je n'ai vraiment pas faim, s'excusa-t-elle.

La femme fronça les sourcils. Sa fille n'avait jamais eu beaucoup d'appétit, mais à ce point là...

— Ça va, mon chou ? Tu n'es pas malade, au moins ?

Elle appliqua sa main sur son front. Sa peau était très chaude...

— Tu as de la fièvre, remarqua-t-elle. Je vais aller te chercher un médicament.

Elle passa à la salle de bains, et revint quelques secondes plus tard avec un sachet d'aspirine, qu'elle versa dans le verre d'eau à demi vide de sa fille. Cette dernière le brassa, et le but d'un trait. La mine inquiète de la femme l'alarma, — et la réjouit. Ainsi, sa mère s'inquiétait pour elle ! Elle ne se désintéressait pas totalement d'elle, comme elle l'avait parfois pensé...

— *Qu'est-ce que tu crois... Ce n'est pas pour toi qu'elle s'inquiète, et tu le sais bien...*

Elle baissa les yeux, décontenancée. Un sentiment de révolte l'envahit : après tout, pourquoi tout cela lui était-il arrivé, à elle ? À présent, elle se retrouvait seule, et avec sur les épaules un poids qu'elle ne pouvait plus porter. Et quoi qu'elle fît, elle savait que jamais sa mère ne l'aimerait autant qu'elle l'eût souhaité...

Elle se leva, et se mit à débarrasser la table, presque rageusement. L'autre l'en empêcha.

— Laisse ça, chérie. Tu es malade, il faut que tu ailles te reposer. Je rangerai ça plus tard...

Se reposer ? Sa fille avait envie de lui rire au nez. Comment se reposer, sachant que, dès qu'elle aurait clos ses paupières, défileraient dans son esprit toutes ces images qui l'effrayaient tant ? Pour dormir, elle en était venue au point d'être obligée de s'abrutir de somnifères. Sa mère n'avait-elle pas remarqué les profonds cernes soulignant ses yeux ? ses joues creusées ? son teint de cendre ?

Tu ne vois pas que je veux mourir ? Es-tu donc devenue aveugle à ce point ? Pourquoi n'entends-tu pas mon désespoir ?

Elle marmonna un vague "bonne nuit" et quitta la cuisine pour rejoindre sa chambre. Elle ferma soigneusement sa porte, et, le dos appuyé contre le bois, se laissa glisser jusqu'au sol. S'efforçant de ne plus penser à rien, elle resta assise quelques minutes, avant de se relever enfin. Elle se déshabilla, et mit un vieux T-shirt un peu trop grand, ainsi qu'un pantalon de survêtement. Les éclats de voix de sa mère lui parvenaient depuis le salon — elle devait sans doute être au téléphone avec un de ses collègues de travail. Elle se rendit dans la salle de bains et se brossa les dents. Puis, elle coiffa ses longs cheveux noirs, défaisant le moindre nœud. Au bout d'un moment, elle s'aperçut qu'elle se servait de sa main droite... Ce fut comme si son cœur se glaçait. Elle reposa bien vite la brosse et se fit une tresse, troublée. Depuis quand avait-elle commencé ? Elle était gauchère, comment se faisait-il qu'elle se mît à utiliser son autre main ? Au fond d'elle-même, elle le savait bien. C'était presque normal...

Elle retourna dans sa chambre, éteignit la lumière et se glissa dans ses draps. Encore une fois, le calvaire allait recommencer. Déjà, la peur s'installait en elle, cette peur dont jamais elle ne pourrait entièrement se débarrasser. Si seulement elle avait eu quelqu'un à qui se confier ! Sa mère n'avait que ce stupide boulot en tête, et de toute façon, ce n'était pas la confidente idéale. Trop pressée, trop stressée. Un véritable courant d'air. D'air glacé. Virginie s'était-elle un jour intéressée à un autre qu'elle-même ? Rien ne serait arrivé, sans elle. Sa mère lui avait donné la vie, elle lui avait aussi donné la mort. La jeune fille aurait voulu la détester, elle, la meurtrière de son âme, mais tout sentiment l'avait quittée lorsque son cœur s'était brisé.

— *C'est faux, et tu en es bien consciente. C'est toi qui les a chassés, car tu en avais peur. Plutôt que d'affronter ta honte, tu as préféré la bannir. Normal, c'était tellement plus facile ! Tu accables ta mère, mais c'est toi, la véritable futive... Toi, et ta stupide jalousie. Avoue que c'est par jalousie que tu l'as fait. Avoue-le ! Virginie a porté le coup fatal, tu t'es empressée de venir dévorer les restes... Sale charognarde ! Tu ne mérites pas cette vie qui n'est pas la tienne. Cette vie que tu as honteusement volée à la morte...*

La jeune fille crispa ses paupières. *Non ! Pas elle, pas encore !* De toutes ses forces, elle lui hurla intérieurement de disparaître. Enfin, la voix s'éteignit, après un dernier rire-grincement. Trêve ? Peut-être, mais sans doute pas pour longtemps. Elle s'enroula dans ses draps, tentant de faire le vide dans son esprit, pour échapper à l'emprise des images (*démons*) qui s'immisçaient déjà pernicieusement en elle. L'idée d'un somnifère l'effleura. *Non*. Elle s'était juré de ne pas céder à la tentation, à moins que tout lui fût devenu par trop insupportable. Cependant, comment séparer le supportable de l'insupportable, alors qu'elle vivait l'Enfer au

quotidien ? Les somnifères n'étaient que soulagement passager. Le réveil n'en serait que plus difficile.

Elle tâtonna pour saisir son vieil ours en peluche. Sans trop pouvoir l'expliquer, sa présence elle seule pouvait lui apporter quelque réconfort. Serrer dans ses bras cette affreuse peluche mordillée, c'était un peu serrer contre elle son passé. Sa vie. Car sans ses souvenirs de petite fille, peut-être aurait-elle fini par oublier la couleur du bonheur...

Choc. Désarroi. À la place où devait se trouver son ours, ne se trouvait que le vide. Un étrange pressentiment l'envahit. Elle le chassa rapidement. Qu'est-ce qui lui prenait ? Il était certainement tombé sur le sol, ce ne serait pas la première fois. Elle alluma sa lampe de chevet et se pencha. L'angoisse monta en elle : elle était pourtant sûre de l'avoir placé là, l'après-midi même, juste après avoir fait son lit... Elle se retourna, et le vit enfin, à la droite de son oreiller. Cela ne manqua pas de l'intriguer, pourtant, elle se sentait si stupide ! Une telle inquiétude pour un simple ours en peluche dépassait l'entendement... Se détendant un peu, elle le serra contre elle et éteignit sa lampe. Mais quelque chose l'intrigua. Prise d'un affreux doute, elle ralluma...

— Oh mon Dieu ! murmura-t-elle, effarée. Ce n'est pas possible !

Sa peluche avait l'œil gauche manquant. Or, du plus loin qu'elle se souvînt, c'était l'œil droit qu'elle avait arraché, lorsqu'elle était enfant... Elle jeta son ours à l'autre bout de sa chambre et s'assit sur son lit, tremblante. Ses yeux étaient comme rivés à lui, gisant dans le coin le plus sombre de la pièce, son œil unique luisant d'une étrange lueur. Comme s'il lui en voulait. Comme s'il *savait*...

— *L'heure de la vengeance a sonné...* commença la voix d'un ton sinistre. *Tel est le prix à payer pour lui avoir volé sa vie... Elle veut reprendre son dû, c'est normal.*

— Non... non, souffla la jeune fille. Jamais elle ne ferait une pareille chose !

— *Tu crois donc la connaître si bien ? Mais tu oublies que tu ignores beaucoup à son sujet...*

— C'est faux ! Elle n'avait aucun secret pour moi !

— *En es-tu vraiment sûre ?*

L'autre ne répondit pas, cachant son visage dans ses mains. Pourquoi ? Pourquoi elle ? Le monde entier s'acharnait sur elle. Tous voulaient sa mort... Pourquoi, oh pourquoi était-elle si seule ? Seule avec sa peur, avec sa douleur...

Soudain, elle se leva et enfila son pull. Elle sortit et traversa le couloir sur la pointe des pieds. Sa mère était au salon, mais ne l'entendit pas. La jeune fille s'empara du trousseau de clés et quitta l'appartement. Elle descendit les cinq étages et se rendit au sous-sol. L'obscurité la fit hésiter un instant : depuis son enfance, elle n'avait jamais supporté le noir. À quinze ans, elle dormait encore avec une veilleuse. Dans le noir, ses angoisses les plus sombres rejaillissaient, maîtresses de son esprit terrorisé... Elle eut tôt fait de tourner le commutateur. Une lumière d'un jaune terne dévoila des murs grisâtres, rongés par l'humidité. Une odeur de renfermé flottait dans l'air, et la froideur du sol glaçait ses pieds nus. Elle frissonna, et se dirigea rapidement vers le couloir, ne pouvant s'empêcher de regarder par-dessus son épaule, pour s'assurer que personne ne l'avait suivie. Elle avait entendu des pas, elle en était certaine... Cette cave était un véritable labyrinthe. La peur de se trouver face à un étranger à chaque tournant ne la lâchait plus, et ce fut avec un soulagement non dissimulé qu'elle déboucha enfin dans le couloir où se trouvait la minuscule pièce qui leur était réservée. Après un dernier coup d'œil derrière elle, elle fit jouer la serrure, et la porte s'ouvrit.

De nombreux cartons étaient empilés les uns sur les autres. Certains portaient une inscription détaillant leur contenu, mais la pièce était sombre, et la faible lueur du couloir ne suffisait pas à l'éclairer. Fouillant, soulevant et déplaçant des cartons, elle sentait son estomac vide se crispier douloureusement sous l'effet de la terreur qui commençait à l'envahir. Elle savait déjà

ce qu'elle allait découvrir, néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher d'espérer se tromper. Oh, si seulement elle pouvait se tromper. Si seulement !

Après quelques minutes de recherche intensive, elle finit par trouver ce qu'elle cherchait : un ours bleu, pratiquement semblable au sien. Son œil droit manquait... La jeune fille s'appuya contre le mur, l'échine parcourue de frissons glacés. Ainsi, le cauchemar devenait réalité. Elle s'attendait presque à voir surgir le Diable d'un instant à l'autre, venant quérir son âme damnée... Un diable au visage étrangement familier... Ce n'était pas possible, elle devait rêver... Elle allait se réveiller dans ses draps, et tout serait oublié... Elle ferma les yeux, puis les rouvrit, plusieurs fois, mais son ours bleu continuait à la regarder, assis sur un carton ouvert duquel dépassait encore la manche d'un vieux pull, image de son malheur, de sa douleur. Vision d'Enfer. La jeune fille se força à calmer les battements affolés de son cœur. Ce n'était rien, elle avait dû se tromper de peluche au moment du déménagement... Cependant, cela n'était que peu probable. Quelqu'un avait sans doute voulu lui jouer un mauvais tour. Mais qui ? Sa mère n'aurait jamais fait ça...

— *Réfléchis bien, chérie ! Je suis sûre que tu connais la réponse.*

— Non, c'est impossible ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas elle !

— *Je n'ai jamais dit ça... C'est toi qui interprètes...*

— Je deviens cinglée. Complètement cinglée ! Voilà que je me mets à parler toute seule !

Elle émit un petit rire cristallin, nerveuse. Son ours sous le bras, elle chercha à nouveau parmi les cartons. Trois étuis à violon étaient posés dans un coin. Elle saisit le sien et sortit de sa cave, qu'elle referma avec soin. Elle retraversa le dédale de couloirs aussi vite qu'elle le put, sa peur s'étant transformée en une étrange euphorie. Elle savait que ces soudains changements d'humeur étaient la conséquence des nombreux médicaments qu'elle avalait quotidiennement, mais voulut y voir un signe. Montant quatre à quatre les marches de l'escalier, elle ralentit un peu, arrivée au cinquième étage, hésitant. Peut-être n'aurait-elle pas dû faire cela...

— *C'est un peu tard, tu ne crois pas ? Tu t'imagines que retourner là-bas et tout remettre en place effacera ce que tu as fait ? Ta naïveté est pathétique.*

— Et toi, tu ne peux pas me ficher la paix cinq minutes ? rétorqua-t-elle.

— *Tiens, tu n'as plus peur de moi ? s'étonna la voix. Hier, pourtant, tu étais terrorisée...*

— On s'habitue, au bout de deux mois. Et puis, qu'est-ce que tu pourrais me faire, hein ?

— *Je pourrais hurler très fort, longtemps, menaçait-elle.*

— Je pourrais prendre un somnifère, fit la jeune fille.

La voix se tut, et l'autre enfonça la clé dans la serrure. La porte s'ouvrit sans un bruit, et elle entra, sur la pointe des pieds. Sa mère, toujours au téléphone, ne se manifesta pas. Elle traversa le couloir et retourna dans sa chambre, fermant la porte derrière elle. Elle hésita à donner un tour de clé, puis renonça : il n'y avait qu'une infime chance pour que l'autre vînt la déranger. Une fine couche de poussière recouvrait l'étui de son violon, mais elle remarqua que, par endroits, celui-ci en était exempt. Cela ne l'inquiéta pas outre mesure : lorsqu'elle l'avait saisi, la poussière avait dû s'en détacher. Elle l'ouvrit et prit délicatement l'instrument. Les cordes étaient tendues, contrairement à ce qu'elle avait imaginé. Elle fronça les sourcils : son violon était dans le même état que si elle l'avait utilisé la veille. Or, cela faisait plus de deux mois qu'elle n'y avait plus touché... Elle ne voulut pas accepter l'inacceptable, et dans un état second, s'apprêta à le remettre dans son étui, comme si de rien n'était, mais arrêta son geste : un morceau de papier dépassait d'un coin de la doublure déchirée. Intriguée, elle l'en tira et le délia...

Moi en haut et toi en bas, le Seigneur en avait décidé ainsi. Pourquoi as-tu voulu changer le destin ? Tu n'avais pas le droit de me faire ça, Maggie.

Sache que ton geste ne restera pas sans conséquences... Ta sœur morte qui t'aime malgré tout, Marie.

La jeune fille sentit que tout tournait autour d'elle, et elle s'écrasa sur la moquette de sa chambre, inconsciente, serrant toujours dans sa main le morceau de papier froissé.